

des carottes, comme une excellente récolte à employer sur les fermes pour la nourriture des chevaux et des bêtes à cornes ou à laine. Les carottes n'exigent pas de grands frais de culture, et elles dédommageront amplement le cultivateur de ses frais.

EGOUTS.—Un monsieur qui a égoutté plusieurs arpens de terre, dans les environs de Montréal, au moyen de briques, ou tuiles à cet effet, a bien voulu nous faire part du résultat. Il dit que le bon effet qui en est résulté est de beaucoup plus d'importance qu'il ne l'aurait cru. Nous connaissons l'avantage qui résulte de l'égout des terres, et le tort que souffre le cultivateur qui ne peut pas égoutter. On ne peut pas s'attendre à produire des récoltes abondantes et profitables sur des terres qui ne sont pas égouttées. Les frais de l'égout iraient quelquefois au-delà de ce que le cultivateur y pourrait mettre; mais s'il n'a des terres, ou des portions de terre qu'il ne puisse pas égoutter, il ferait mieux de ne les pas cultiver. C'est un fait que nous connaissons par expérience, et pour avoir perdu considérablement, quand il ne nous a pas été possible d'égoutter, et peut-être est-ce en conséquence de ces circonstances que nous parlons si décidément de la nécessité d'égoutter les terres. On pourrait peut-être objecter ici à l'égout par tuiles comme trop dispendieux; mais ce n'est que quant au coût des tuiles seulement que les frais pourraient être plus grands ici que dans les Iles Britanniques, et si nous avions les machines perfectionnées dernièrement, et des hommes habitués à s'en servir, nous pourrions avoir ici des tuiles à presque aussi bon marché qu'en Angleterre, particulièrement si l'on pouvait s'aider de l'hydraulique. Nous avons le compte-rendu d'une machine à tuiles attachée à un moulin et mue par l'eau, en Ecosse, et l'on disait que le prix des tuiles n'allait pas à plus de quatre ou cinq schelins, le millier. Si ce renseignement

est bien fondé, nous ne voyons pas ce qui nous empêcherait d'adopter cette manière de faire des tuiles, et de les faire sans beaucoup plus de frais. Il est dit aussi dans les Transactions de la Société Ecossaise dit *Highland*, que des tuiles à cylindres de 1½ pouce étaient formées et façonnées à 2s. le millier. Il est dit de plus, dans le même article, qu'au moyen de la machine brevetée d'Ainslie, un homme avec trois jeunes garçons pouvait fabriquer journallement 5000 tuiles de 1½ pouces. Nous ignorons quel serait le coût de la suite: il n'est peut-être pas bien élevé en Ecosse. Si l'on pouvait fabriquer ici à 2s. ou 2s. 6d. le millier, des tuiles à conduits de 1½ pouce, ou si 5000 tuiles de ces dimensions pouvaient être faites en un jour par un homme et trois jeunes garçons, il est à croire que le prix en serait beaucoup au-dessous de ce qu'il est présentement. Les améliorations agricoles ne pourront pas faire des progrès rapides dans ce pays, avant que les articles nécessaires pour ces améliorations ne puissent être achetés à des prix proportionnés à ceux des produits de nos terres, et c'est ce que nous n'avons pas encore vu en Canada. Le prix d'un minot de blé aidera beaucoup plus en Angleterre à l'achat d'instrumens aratoires, ou de briques à égouts, qu'il ne le fera en Canada, et cette circonstance, combinée avec un produit moins abondant, doit avoir une grande influence sur l'amélioration de notre agriculture. S'il s'établissait ici des manufactures, il faudrait que les articles manufacturés se vendissent à un taux proportionné à celui du blé. Les manufacturiers ne pourraient pas s'attendre à prospérer, et nous ne désirerions pas qu'ils prospérassent, aux dépens des agriculteurs. Nous savons que quelques-uns de nos manufacturiers ne donnent pas à beaucoup près pour les matières brutes un prix proportionné à ce qu'ils demandent pour les articles manufacturés, et si nous n'avions pas un marché étranger pour notre blé, l'agriculture serait une pauvre profes-